

—Je viens du Nord...

—Et j'arrive à Versailles... continua le nouveau venu.

—Je suis de noce... reprit le premier interlocuteur.

—Et je vais au feu... acheva la voix rauque. Nous sommes en règle. Vous êtes bien celui que j'attends...

—Et vous celui que je cherche...

—En personne naturelle et véritable pour vous servir si la chose est possible... Onze heures et demie viennent de sonner aux Invalides... J'étais tout debout sur le pas de la porte de Sauvageon, j'ai vu le fallot du bateau mettre le cap sur l'embarcadère... Je me suis dit : Voilà mon particulier qui vient... Ne le faisons pas attendre... En avant, marche!... et me voilà... donc, présent, et tout à fait à vos ordres, moyennant, bien entendu, qu'il y aura bénéfice honnête... Entrons-nous au cabaret?...

—Non.

—Tant pis... parce que, voyez-vous, en buvant on cause mieux... Mais enfin la chose vous regarde... Vous voulez rester ici, restons-y, et apprenez-moi de quoi il retourne...

II

—Oui, répéta l'homme à la voix rauque, apprenez-moi de quoi il retourne...

—Ne le savez-vous pas déjà?... lui demanda son interlocuteur...

—Je ne sais que ce qu'on m'a dit, et c'est fort peu de chose...

—Que vous a-t-on dit?

—Que beaucoup de seigneurs de la Cour, et des plus huppés avaient usé vainement de leur influence sur le roi pour empêcher le mariage du Dauphin avec l'Autrichienne Marie-Antoinette... que ces seigneurs, furieux de leur déconvenue, voulaient se venger par quelque moyen hardi, et protester du moins d'une façon terrible contre une alliance qui portera malheur au royaume.

—C'est la vérité... murmura le personnage mystérieux, et celui qui vous a parlé ainsi était bien instruit... Qu'a-t-il ajouté?

—Rien... répliqua l'homme à la voix rauque, il m'a seulement dit de me trouver ce soir au cabaret de Sauvageon avec une dizaine de mes gens, qu'un seigneur viendrait m'y chercher et me proposerait une affaire dans laquelle il y aurait beaucoup à gagner... J'ai demandé comment je reconnaîtrais ce seigneur... il me fut répondu qu'il arriverait entre onze heures et demie et minuit, dans un bateau qui aurait une lanterne attachée à sa pointe, et qu'il m'aborderait en disant : *Je viens du Nord*, ce à quoi je répliquerais : *Et j'arrive à Versailles*, enfin il m'apprit le mot d'ordre au grand complet... Vous êtes venu et nous avons échangé le mot, il ne vous reste plus qu'à me mettre au courant de ce que vous souhaitez de moi, et j'attends vos communications... soyez tranquille, d'ailleurs, si vous êtes raisonnable, je le serai pareillement et nous nous entendrons sans peine...

—Vous vous nommez Huber, n'est-ce pas? reprit le personnage mystérieux.

—Oui, je me nomme Huber, répondit l'homme à la voix rauque avec une sorte de farouche orgueil. Oh! vous pouvez parler de moi à M. de Sartines, il me connaît bien, allez! et ses agents aussi me connaissent!... Ils ont tout fait pour m'avoir... Ils portent de mes marques!... et il ne m'ont pas eu cependant!... et ils ne m'auront jamais!... celui qui mettra la main sur Huber n'est pas encore au monde, je vous en réponds, sans vanité.

—Je vois que vous êtes un intrépide.

—Je m'en pique! j'ai fait mes preuves, rien ne m'effraye et il y a deux choses qui m'attirent : l'argent et le danger.

—Je vois que vous êtes l'homme qu'il me faut.

—C'est fort probable, mais pour s'entendre, il faut s'expliquer... Expliquez-vous.

—Je vais le faire... Combien de braves gens avez-vous en ce moment dans le cabaret de Sauvageon?

—Une dizaine.

—Et vous repondez d'eux?

—Autant que de moi-même. Ce sont des bons! ce sont des solides! une vraie crème, quoi! mes

lieutenants, enfin, car nous sommes organisés comme un régiment. Chacun commande une petite bande, et moi je suis le maître à tous... ces bons garçons m'obéissent au doigt et à l'œil... Ah! dame! c'est naturel, ils se sentent bien commandés et ça leur donne confiance...

—Vous et vos lieutenants, quel nombre de gailards déterminés pouvez-vous réunir d'ici à la soirée de demain?

—De deux cents soixante-quinze à trois cents.

—Bien! Placez vos hommes, de bonne heure, par petits groupes de trois ou quatre, armés de couteaux et de pistolets, sur tous les points de la place Louis XV... donnez-leur la consigne de ne pas bouger jusqu'au moment où le désordre éclatera comme un coup de foudre... qu'ils se précipitent alors au plus épais de la foule effarée... qu'ils dominent par leurs cris sauvages les cris de terreur et de désespoir... qu'ils frappent, qu'ils violentent, qu'ils pillent, et surtout qu'ils tuent! En échange de cette curée immense à laquelle nous les convions, qu'ils nous donnent des monceaux de cadavres!... Nous voulons que le deuil et les pleurs de Paris servent d'épithalame aux noces de l'Autrichienne!...

Nous voulons que la date du 30 mai 1770 mette une tache de sang ineffaçable sur la couche nuptiale du roi futur!... Nous voulons enfin que le peuple décimé maudisse à tout jamais celui qui s'appellera Louis XVI...

—Ah! sacrebleu! murmura le bandit auquel s'adressait l'homme mystérieux, voilà de la belle et bonne haine, ou je ne m'y connais pas! mais ceci n'est point de mon affaire... moi, je me moque de la politique, l'essentiel est que vous soyez obéis... et vous le serez ponctuellement.

—J'y compte! répliqua le mystérieux personnage, je viens de me laisser entraîner par l'impétuosité des sentiments qui m'animent... C'est un tort, j'ai dit ce que je devais taire, vous avez entendu ce que vous ne deviez point entendre. Soyez discret! et votre silence sera payé!...

—Je serai muet comme la tombe! dormez en paix et ne craignez rien.

—Que pas un de vos hommes ne soupçonne les motifs véritables de ce qui se passera demain soir.

—Ah! monsieur, interrompit fièrement Huber quelle pauvre idée vous faites-vous de moi! Jamais au grand jamais, je ne rends de compte à mes lapins!... la bonne aubaine du pillage est pour eux chose très suffisante, et un prétexte tout naturel, ils n'ont pas besoin d'en savoir plus long.

—C'est bien. Dites-leur en outre d'obéir, comme à vous-même, à quiconque prononcera devant eux le mot d'ordre : *Je viens du Nord et j'arrive à Versailles*.

—La consigne sera donnée, et mes lapins connaissent la subordination, je m'en pique... c'est moi qui les ai formés, ils feront tout ce qu'on voudra, j'en réponds. Avez-vous d'autres recommandations à me faire?

—Non.

—Alors, suffit... ce qui est convenu est convenu... Au plaisir de vous revoir, monseigneur, et toujours, comme bien vous pensez, tout à votre service...

Huber, pirouettant lourdement sur ses talons ferrés, reprit le chemin du cabaret de Sauvageon, et le mystérieux personnage se dirigea vers le bateau qui l'avait amené, et dont le fanal brillait à travers les ténèbres comme une luciole dans une touffe d'herbe.

Il escalada le plat-bord et reprit sa place à l'arrière.

—Où faut-il vous conduire présentement, monsieur, s'il vous plaît? demanda le rameur en détachant la chaîne et en saisissant ses avirons.

—Où tu m'as pris... répondit l'inconnu.

III

Le cabaret de Sauvageon était une bicoque de l'aspect le plus misérable, construite sur la berge avec des planches pourries provenant, pour la plupart, de bateaux démolis. Un toit de chaume, en mauvais état, recouvrait ce grossier assemblage de débris.

Aucune auberge, aucun cabaret, la chose est évidente, ne pouvaient offrir une installation plus simple et plus chétive que celle du bouge en question. Ce bouge possédait cependant une clientèle,

si non choisie, du moins nombreuse. Nos lecteurs en auront bientôt la preuve.

Nous avons laissé Huber, le chef des lapins, se dirigeant vers la mesure, après avoir quitté son interlocuteur mystérieux.

Au moment d'atteindre le seuil, il s'arrêta, et, tirant de sa poche le petit sac de peau donné par l'inconnu, il l'ouvrit et il glissa dans l'un des goussets de sa veste une cinquantaine de pièces d'or; ensuite le sac, soigneusement refermé, disparut sous les vêtements du bandit.

Ceci fait, Huber poussa la porte et entra.

Ce personnage, dont nous avons entendu la voix, mais dont nous ignorons encore la personne, était un homme d'une quarantaine d'années, court et trapu, à figure de bouledogue, dont les formes massives annonçaient une vigueur extraordinaire.

Le costume de ce misérable était des plus simples. Il consistait en un habit de drap gris à boutons d'acier, une veste pareille et une culotte couleur poivre et sel, des bas bleus à côtes dessinaient ses mollets énormes, un petit chapeau lampon reposait carrément sur la chevelure crépue et d'un noir bleuâtre, qui couronnait sa tête ronde et grosse comme un boulet de quarante-huit livres.

Au moment où Huber franchit le seuil du cabaret, il se fit un silence parmi les buveurs.

Evidemment les lapins professaient à l'endroit de leur chef une déférence pleine de respect et de soumission.

En outre, ils semblaient se trouver dans l'attente de quelque communication importante.

Huber se tourna vers le maître du logis.

—Ecoute un peu ici, toi, lui dit-il avec un geste impérieux.

—Présent, répondit Sauvageon qui s'approcha vivement.

—Tu vas monter la garde auprès de la porte, reprit Huber, et tu laisseras approcher personne. J'ai à causer avec mes lapins... est-ce compris?

—C'est compris, murmura le cabarettier, je vas me mettre en faction dehors, et si quelque curieux venait par ici, je ferais le signal ordinaire.

Huber hocha la tête affirmativement.

Sauvageon sortit aussitôt.

—Attention, mes bons garçons, commença le bandit, je vous apporte des nouvelles.

—J'ai besoin, pour demain soir, reprit-il, de notre monde au grand complet, et j'ai besoin de savoir à l'instant même, sur combien de braves gens je puis compter, faites donc votre calcul sur vos doigts, et, quand viendra votre tour, répondez-moi catégoriquement. Y sommes-nous mes lapins?

—Nous y sommes, capitaine, répondirent toutes les voix avec un ensemble parfait.

—Silence dans les rangs! *Macaroni*, parle le premier, de combien d'hommes disposes-tu?

—Je suis en état d'en amener à mon chef ni plus ni moins de vingt-cinq, répliqua *Macaroni* avec un fort accent italien que nous nous abtenons de reproduire, et ce sont tous des gailards incomparables, des braves à trois poils comme on en voit peu.

Huber ramassa par terre un morceau de charbon, à l'endroit où se trouvait le foyer éteint, et sur une table de bois blanc, il traça le chiffre 25.

Ensuite il reprit l'interrogatoire de la façon la plus laconique, se contentant de prononcer un nom pour obtenir un chiffre.

A mesure que l'un des lapins répondait, Huber traçait un nouveau chiffre sur la table, au-dessous des chiffres précédents.

Lorsque tous les bandits eurent déclaré le contingent qu'ils se trouvaient en mesure de fournir à première réquisition, le capitaine donna une preuve éclatante de ses connaissances arithmétiques, il fit l'addition, non sans quelque peine, et il eut la joie d'arriver au total imposant de deux cents quatre-vingt-cinq hommes, prêts à mettre le feu, sans hésitation et sans remords, aux quatre coins de la bonne ville de Paris.

—Voilà qui va le mieux du monde, mes lapins, s'écria le capitaine enchanté, avec une pareille troupe sous mes ordres, et avec vous pour lieutenants, je me ferais fort de déclarer la guerre à Sa Majesté le roi Louis XV, et je me croirais d'avance assuré de la victoire.

Un *hurrach* d'enthousiasme accueillit cette fanterie, et les gobelets d'étain furent vidés jusqu'à la dernière goutte à la santé du capitaine.

(A suivre)